

Suite de la page 9

Enfin, concernant ce chapitre de la création de l'UGTA, *ammi* Tahar, fait une mise au point, avec habileté et un peu plus de concision, pour répondre à quelques déclarations et désenvelopper la responsabilité du FLN au sein de cette centrale syndicale. Il dit, en substance, que ce qui est dit dans l'interview de Boualem Bourouiba est vrai, mais il existe une autre vérité. Il explique, dans sa réponse, que «rien ne pouvait se faire et se créer sans l'aval du FLN». Et de poursuivre : «En effet, si le syndicalisme algérien avait des origines lointaines, par contre la création de l'UGTA avait reçu le feu vert de Abane et de Benkhedda.

En outre, il n'y a pas lieu de dissimuler la vérité : la centrale syndicale ne pouvait pas désobéir aux instructions de ces deux dirigeants qui, rappelons-le, avaient remis un million de francs à Aïssat Idir pour déclencher le mouvement et en accélérer la marche. La preuve en est aussi ma présence au sein de la direction de l'UGTA. Abane avait donné instruction à Aïssat de me faire participer directement aux travaux du secrétariat national.»

Enfin, le 24 février 1956, une centrale syndicale purement algérienne est née, après celle du MNA de Messali Hadj, l'US-TA, créée 10 jours auparavant..., il faut le souligner. Et là, l'auteur l'explique avec toutes les connaissances qu'il possède sur cette dualité qui a eu sa part de conflits qui ont engendré des dégâts, en termes de combats fratricides et en pleine révolution... malheureusement ! Le 24 mai de la même année, 3 mois après, jour pour jour, l'UGTA officiellement reconnue par les Français, en application de la loi de juillet 1901, a été trucidée par Robert Lacoste. Ce dernier, ministre résident et gouverneur général de l'Algérie – d'obédience syndi-

caliste, pourtant –, se voyant scandalisé, offusqué, par l'action menée par Aïssat Idir en tant que secrétaire général de l'UGTA, et ne pouvant le voir continuer dans son action qu'il juge dangereuse pour la sécurité de l'Etat français, décide de mettre fin aux «nuisances» de ce syndicat dont son premier responsable et ses «acolytes» deviennent par trop gênants.

Et là, *ammi* Tahar, alias «Si Abdelmoumen» qui allait rejoindre le maquis le 28 mai, est arrêté chez lui, à quatre heures du matin, en ce 24 mai, par une de ses connaissances, l'inspecteur de police «aux yeux bleus», celui qui l'a malmené, déjà, pendant sa première arrestation. «Je vous ai dit que je finirai par vous avoir», lui lance-t-il avec un sourire narquois, ce

Au même chapitre, il explique dans un style narratif et avec moult précisions, comme si les événements se déroulent actuellement, sa première arrestation dans le groupe où Jerhat Abbas, Ahmed Francis et Amara Rachid, sont arrêtés la veille, tandis que lui et les Lounis, Sabeur, Taouti et Nassima Hablal, le lendemain. Ce groupe devait se réunir avec Abane Ramdane.

sourire qu'affichent les soudards de cette armée dite de «pacification». Bel euphémisme colonial ! Ainsi, Lacoste ordonne au préfet d'Alger, Collaveri, de sévir en dépit de ses réserves, s'appuyant sur les relations UGTA-CISL. Et, le 24 mai 1956 sonne la fin du 1^{er} Secrétariat national de l'UGTA. Quelques 70 militants nationalistes, à leur tête Aïssat Idir, sont arrêtés par la police française (DST et RG) et menés là où il faut pour des interrogatoires «musclés». *Ammi* Tahar, lui, est conduit sous bonne escorte au commissariat, pour y séjourner dans ses locaux avant de

rejoindre sa destination dans un des camps de concentration. Ainsi, dans son dernier chapitre, de ce premier tome, où il est question de la période d'avant 1962, il raconte sa vie et ses déconvenues dans ces principaux et périlleux camps de concentration, appelés injustement «les camps d'hébergement», comme si c'était des campings du temps des colonies de vacances.

Eh bien, détrompez-vous, *ammi* Tahar qui les a subis, les décrit dans leurs formes abominables et leurs gérances tyranniques, et les compare – sans le dire explicitement – à ces fameux camps de nazis, dépourvus de respect et d'humanité, où la nourriture est insuffisante, les soins pratiquement inexistantes ainsi que

nombreuses outrances de la part des responsables de ces camps. De plus, sa présence dans ces lieux où la vie perdait sa valeur et son attention sur l'être humain, se verra entrecoupée par des retours en détention au sein des maisons d'arrêt d'Oran et de Barberousse à Alger.

Ainsi, il y a beaucoup à dire sur les traitements de prisonniers – appelons-les par leur juste substantif – et l'auteur a bien fait, dans ce chapitre, de les raconter d'une façon bouleversante, poignante ; c'est là où réside l'intérêt de pareils ouvrages. Parce que les jeunes, et les moins jeunes, ceux qui n'ont pas connus la Révolution, doivent ressentir le poids de ces souffrances de leurs aînés qui, stoïquement, résolument, ont mené leur combat jusqu'à son ultime phase.

Le mot de la fin ? Eh bien, comme souligné précédemment, cet ouvrage est à son premier tome, ce qui nous laisse à penser que nous allons avoir ce plaisir de retrouver *ammi* Tahar dans son deuxième tome qui nous relatera avec la même verve, la même honnêteté dans le propos, les moments forts de ses activités post-indépendance où il s'est investi – pour la continuité de son militantisme – dans le syndicat, la diplomatie et, enfin, dans l'écriture... Oui, dans l'écriture, ce noble créneau qui lui fait dire, et j'aime terminer avec cette décision de l'auteur : «C'est pour mes enfants et mes petits-enfants que j'écris les souvenirs et les maigres péripéties de ma longue vie afin qu'ils sachent que ma contribution, bien que sans éclat – quelle modestie *ammi* Tahar ! – a été profondément empreinte de dignité, de résolution, de fermeté et de courage. Il leur appartiendra de voir en moi un exemple qu'il faut dépasser pour jeter leurs regards vers des ambitions et des horizons plus grandioses...»

K. B.